
Les Sirènes d'Engadine et la Presse

ENGADINE

*Deux ouvrages font le lien entre paysage et émotion créatrice.
Dépaysement garanti.*

L'Engadine semble favoriser les illuminations poétiques et les prises de conscience existentielles. Elle est au cœur de deux ouvrages de « géographie littéraire » – deux voyages où l'émotion artistique est suscitée par la splendeur du paysage. Dans *Nietzsche. L'Engadine est ma maison*, publié chez Christian Pirot dans la collection « Maison d'écrivain », André Coutin explore les lieux de la révélation de Nietzsche. Il tisse des liens fertiles entre paysage et pensée en y mêlant ses propres souvenirs littéraires. Ce lien un peu mystique entre nature et création imprègne également *Sirènes d'Engadine*, récit de Corinne Desarzens, publié aux Éditions du Laquet – dont la collection « Terre d'encre » incite un auteur à parler d'un lieu « qui le retient, le séduit, où la nostalgie compte moins que la quête d'une vérité, d'une émotion, d'un nouvel éblouissement ».

Dans un style qui traduit son émerveillement, Corinne Desarzens raconte sa rencontre avec l'Engadine,

ses langues et son histoire, ses villages et ses habitants. Ceux-ci vivent derrière des murs qui fascinent tout particulièrement l'auteure. D'ailleurs, elle « mange les façades en les dessinant dans un carnet » et ses croquis au crayon ouvrent dans le texte des fenêtres vers le rêve. Ornés d'animaux domestiques, de diabolins aux formes étranges, de symboles qui « révèlent tous une nature ambivalente, la menace derrière le sourire, la bonne surprise derrière l'effroi », ces murs racontent des histoires anciennes et féeriques : où les sirènes ont la part belle qui, comme la beauté, « ne se montrent qu'à ceux qui sont prêts à partir avec elles ».

ANNE PITTELOUD

Le Courrier, 2003

MYSTÉRIEUX GRISONS

De son écriture buissonnière, Corinne Desarzens ne cesse de surprendre. Découvreuse de lieux qu'elle ausculte avec la minutie maniaque que l'on prête à son signe astrologique, la Vierge, elle a surtout l'art de transformer en mots chatoyants, amusants, coquins et tellement précis... encore la Vierge ! chaque détail qui passe à portée de son œil d'aigle circonspect. Il y a de la voracité dans ce regard. À lire ensuite, on croit baguenauder dans un vrai roman d'aventures. Aventures... tel est le terme qui convient à l'écrivaine franco-suisse. Elle est née à Sète et elle fait une curieuse Vaudoise insolente. Lors de ses débuts, elle avait époustoufflé les lecteurs avec un roman qui se déroulait beaucoup en Irlande, un peu à New York, à Philadelphie, en Grèce. Une saga envoûtante. Elle atteinait à la magie réaliste, plus récemment, en consacrant un livre aux araignées. Et durant ces recherches géographiques et animalières, Corinne Desar-

zens est tombée sur une pépite d'or : à New York, elle a déniché... les Grisons, cent cinquante vallées, quatorze cols. C'est banal, pensez-vous, de parler d'un canton suisse. Mais qui, en Suisse romande, connaît vraiment les Grisons ? Corinne Desarzens. Elle s'y est engloutie, pour le connaître, ce canton « *en forme de méduse* ». Elle a fait mieux : elle a appris la langue ! Ça n'est plus de la passion, c'est du vice. Le résultat ? Un petit livre, *Sirènes d'Engadine*, agrémenté d'images de maisons qui font bout du monde, donc cartes postales en noir et blanc. Il raconte une région insolite où la langue presque morte – mais elle s'accroche – n'est plus parlée que par une poignée d'individus, et encore, le romanche se divise-t-il en cinq dialectes ! Pourquoi faire simple ? Lire Desarzens exige des neurones alertes. Les propos tenus ne le sont pas moins, et la vie des Grisons présentée par cette auteure ethno-poétesse tient des *Mille et Une Nuits*, avec de drôles de sirènes, des maisons pleines d'encorbellements, des aller-retour dans l'histoire, des considérations sur les langues qui disparaissent (vingt-cinq par an sur la planète, selon l'écrivaine), des personnages revenus un instant du fond des âges, des touristes, hélas, bref, un inventaire à la Prévert dont aucun guide touristique ne parle jamais. Car ici tout éclate en vrac, et avec humour, pardon du peu !

BERNADETTE RICHARD
Femina, 2003

CRISTAL D'ENGADINE

La célébration des Grisons de Corinne Desarzens est un pur régal.

On lit vingt-cinq lettres sur le mur blanc d'une

maison de Basse-Engadine, « IL MU.MAINT.ES.RAI. DA.L'ETERNITA », relevées par Corinne Desarzens qui les traduit dans la foulée (« Le moment est roi de l'éternité »), et se les rappellera plus tard en accentuant « cette note mineure, inconsolable, qu'on entend aussi en Irlande et qui décline le sang, la faim, l'herbe, l'émigration au loin, cette face sombre si bien brassée à la volupté solaire du champ que j'en retiens moins le regret que la légèreté », et voilà, tout est dit. Ou plutôt disons que la mèche est allumée, après quoi l'on n'a plus qu'à suivre le fil Bickford fulgurant à travers les prés « vert fluo » et par les traboules des villages aux maisons « harnachées de ferronneries, bombées, griffées de dragons », jusqu'aux petits paquets de poudre planqués de loin en loin et destinés à la fois à faire péter les clichés et à illuminer la face cachée des choses.

Corinne Desarzens écrit en général à plat ventre, par terre ou dans l'herbe, mais elle dessine aussi (cinq ou six beaux croquis émaillent d'ailleurs sa prose) et ce qu'elle dit du dessin vaut pour son écriture : « Dessiner met des yeux au bout des doigts, la vie se concentre là, palpite, le reste disparaît, et c'est un peu comme l'amour, qui fait sortir de soi... » De fait, tout ce qu'elle écrit est plein d'amour, au sens de l'élan curieux hors de soi et d'une curiosité qui sonde le secret et l'âme des choses. Elle note ainsi que les maisons grisonnes ont une petite fenêtre pour laisser l'âme s'envoler, et que le mot *secret* désigne, en langue romanche, les lieux d'aisance...

Curieuse au point d'apprendre l'un des cinq idiomes du romanche et de nous en servir au passage une louche de chuintantes (« *Tschinch chatschaders van a chatscha da tschinch chamuoschs e tschinchtschient tshiervis* », ce qui signifie bien sûr « cinq chasseurs vont chasser cinq chamois et cinq cents cerfs »), Corinne Desarzens ne cesse de lier saveurs et savoirs, sensations et sonorités verbales.

Du même coup, elle nous apprend des Grisons une foultitude de détails, et par exemple qu'on y appelle les migrants « hirondelles » (*randulinas*), que les sauterelles d'Engadine sont « vert pois » et qu'une certaine église « pourtant minuscule a une antichambre avec une potence, pour suspendre le gibier à bénir ».

Afin de lui rendre la pareille, gibier de cette chasse-resse au pied léger, le lecteur bénit à son tour Corinne Desarzens qui lui a rappelé que les « sirènes ne se montrent qu'à ceux qui sont prêts à partir avec elles »...

JEAN-LOUIS KUFFER

24 Heures, 2003

Cet ouvrage,
qui constitue l'édition de poche de
Sirènes d'Engadine,
a été achevé d'imprimer
en mai 2008
sur les presses
de l'Imprimerie Clausen & Bosse,
à Leck